

L'homme en noir d'Orange

"Sans son action, je n'arbitrerais sans doute pas aujourd'hui à l'international". L'hommage vient de l'arbitre français le plus titré actuellement, Stéphane Escadre, qui a dirigé en novembre dernier le match Carlsen-Caruaena.

Christian Bernard est en effet le précurseur du corps arbitral français.

C'est lui qui a fondé en 1989 la Direction Nationale de l'Arbitrage (DNA) et qui a structuré en profondeur un secteur alors en friche.

Il a également été le premier Français à arbitrer une finale du championnat du monde.

Arbitre au plus haut niveau, Christian Bernard a par ailleurs été un inlassable dirigeant, président du club d'Orange et du comité du Vaucluse pendant presque 40 ans.

À l'aube de son 80^e anniversaire, il a définitivement remis sifflet et carton jaune et a passé la main pour tous ses mandats électifs.

Toujours alerte, il sera à Lyon les 21 et 22 septembre pour le 30^e anniversaire de la DNA dont il présentera une rétrospective. La boîte à souvenirs est en marche.

Vous avez écrit que le jeu d'échecs vous avait accompagné presque toute votre vie et que, comme Obélix, vous étiez tombé dedans étant petit. Dans quelles conditions êtes-vous tombé dans le chaudron ?

C'était pendant la guerre. J'avais six ans. Je jouais aux soldats avec des pièces d'échecs. Quand mon père est rentré d'Allemagne, il m'a appris les règles.

Mais j'ai vraiment commencé à jouer au lycée.

J'ai fait une pause pendant mes études et j'ai repris quand j'ai été nommé professeur au lycée d'Orange où j'ai créé un club au début des années 70. A partir de là, la passion ne m'a plus quitté.

Et comment finit-on par se prendre de passion également pour l'arbitrage ?

En fait, j'ai commencé par l'organisation. Tout était à faire dans le désert vaclusien.

En 1975, j'ai organisé le premier championnat départemental de jeunes avec plus d'une centaine de participants.

Avec mon épouse, nous faisions les appariements à la main et les départages de tête (*rires*).

Dans la foulée, j'ai créé le premier comité du Vaucluse et j'ai pris la présidence du club d'Orange.

Et donc, l'arbitrage, comment y êtes-vous venu ?

J'ai un esprit très cartésien. J'avais été surpris de voir que chacun arbitrait un peu à

sa manière et gardait jalousement ses petits trucs. Le déclic s'est produit en 1988 lors de l'open de Val Thorens.

J'étais l'adjoint d'un arbitre qui a dû quitter le tournoi pour des raisons familiales. Je me suis alors retrouvé tout seul avec 300 joueurs, des appariements manuels et des cadences à ajournement.

Je terminais à 3h du matin pour reprendre à 8h. Comme il n'y avait pas d'indemnités, à la fin du tournoi, on m'a remis une jolie coupe.

Ça m'a fait plaisir, mais c'est là que j'ai pris conscience qu'il fallait changer le système.

C'est pourquoi vous créez en 1989 la Direction Nationale de l'Arbitrage ?

J'ai en fait accepté la proposition de François Chevaldonnet, le directeur technique de l'époque.

Ma mission était de structurer l'arbitrage. Une tâche intéressante mais sensible auprès de la cinquantaine d'arbitres en fonction dont certains avaient été formés sur le tas ou nommés par copinage.

J'ai réussi non sans mal à réunir les documents pour créer le premier livre de l'arbitre. 350 pages que j'ai tapées sur ma machine à écrire (*rires*). En juillet 1989, nous avons organisé le premier stage de formation avec Bernard Sojka, et nous avons mis en place les examens.

Imaginez les inimitiés engendrées. Toutes ces innovations n'ont été possibles que grâce à la motivation de l'équipe qui était à mes côtés et à qui je rends hommage.

L'année suivante, vous êtes choisi pour arbitrer à New York la finale du championnat du monde.

Comment se retrouve-t-on à arbitrer un match entre Karpov et Kasparov ?

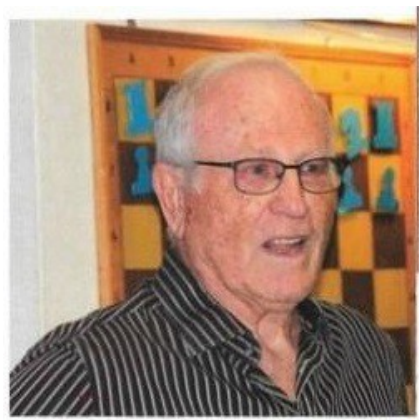
J'avais arbitré un zonal à Lyon auxquels participaient des joueurs néerlandais. Sans doute est-ce arrivé aux oreilles de Geurt Gijsen, qui était l'arbitre principal du match Karpov-Kasparov. Quand on m'a proposé d'être son adjoint à New York, je n'ai pas mis cinq minutes pour accepter et j'ai immédiatement demandé une décharge de deux mois à mon principal.

Vous êtes resté président de la DNA pendant 13 ans. Quel est le bilan ?

Quand j'ai pris la direction nationale de l'arbitrage, nous étions en France une cinquantaine d'arbitres. 13 ans plus tard, il y avait près de 500 arbitres titrés.

Le tout régi par des stages, des examens et des corrections rigoureuses.

Et avec un règlement intérieur, des textes officiels et un barème d'indemnisation.



Avez-vous un regret ?

Peut-être de ne pas avoir réussi à créer le costume officiel de l'arbitrage sur le modèle de ce qui se fait au tennis. J'ai seulement réussi à imposer le pantalon noir et la chemisette blanche avec la cravate échecs, ce qui est déjà pas mal car certains arbitres officiaient le poitrail à l'air, en short et en tongs (*rires*).

Vous avez été président du club d'Orange pendant 37 ans, du comité du Vaucluse pendant 28 ans, de la ligue de Provence pendant 3 ans, et membre du comité directeur de la FFE pendant 32 ans. Soit un siècle d'engagement cumulé. Est-il possible de retirer un plus beau souvenir ?

Un seul, c'est difficile. Sur le plan de l'arbitrage, c'est bien sûr le match Karpov-Kasparov. Quel ne fut pas mon émerveillement de me retrouver à New York sur la scène avec les deux K. Sur le plan de l'organisation, je retiens le lancement en 1976 de l'animation scolaire pour la promotion du jeu d'échecs en Vaucluse, car c'était ma première création dans le désert vaclusien.

Aujourd'hui, à plus de 80 ans, vous avez abandonné tous vos mandats. C'est la retraite ?

Je ne suis pas complètement en retraite échiquéenne, puisque je continue de jouer en intercercles pour Orange et d'animer le club de mon petit village de Réauville dans la Drôme. Mais je pense qu'il est sage de savoir se retirer à temps des responsabilités qui ont fait partie de nos vies pendant presque 50 ans. Il faut laisser la place aux jeunes et aux nouvelles idées.